

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass., est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILLIATRAULT & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boîte 325.

Chronique d'Ottawa

Le Manitoba est une province occidentale, tout ce qu'il y a de plus occidental, à l'exception des territoires du Nord Ouest, qui sont encore plus occidentaux, et de la Colombie Anglaise, qui, pour l'occidentalité, a remporté le premier prix à la grande exposition canadienne des quatre points cardinaux. Position oblige, comme disait le défunt Mathusalem. Or, la position du Manitoba se trouvant à plusieurs centaines de milles à l'ouest de nulle part, je me demande de quel droit l'un des comtés de cette province a pris sur lui de nous envoyer, en guise de député, un genre de supplicé aussi oriental qu'incommode.

Tu sais qu'en Turquie les puissants ont la louable habitude de faire asséoir leurs ennemis sur la pointe d'un parapluie. Ils appellent cela le supplice du pal, mais ce genre d'exécution n'en est pas plus agréable. Or, je prétends que l'intention des indigènes du comté de Froucher est d'introduire ici cette coutume barbare, en la déguisant sous le nom de M. Royal, le député. Ce n'est pas à moi que l'on passera celle là, puisque je sais que le pal est Royal (Palais royal pour ceux qui sont incapables de saisir la haute portée philosophique de ce qui précède).

Parmi les questions politiques qui agitent actuellement les esprits, la plus grosse est sans contredit l'importante question de savoir si l'auteur du roman, *Angéline de Montbrun*, Mlle Laure Conan, est une paronto du fameux

Malgré c'qu'on en dira,
Tra la la, tra la la,
dont il est parlé dans la chanson.
Pour ma part, j'ai grande hâte que cette demoiselle ait fini de nous parler de l'Angéline de son brun dans la *Revue Canadienne*, car je suis convaincu qu'elle compte nous entretenir de la *Véronique de son blond*.

En attendant, un conseil, Laure: Dans ton prochain roman, plus de sourires et moins de larmes, plus de soleil et moins de nuages, plus de roses et moins d'épines. Recommande à Véronique de ne pas se désoler avec autant de persistance qu'Angéline. Je me représente cette dernière comme une fontaine de larmes où le Chevalier de la Triste Figure se serait lavé le museau pendant vingt ans. Cela m'attriste (sans calembour) au point que j'ai toutes les peines du monde à déridier ce bon public que tu

fais pleurer plus que de raison. O Laure cruelle, n'est-ce pas assez d'avoir fait le désespoir de cet imbécile de Pétrarque?

Tu dois être la même, car il n'y a pas d'autre Laure, excepté *Laure E A de l'Académie*. Il est inouï qu'une demoiselle ait jamais écrit un roman avant d'avoir atteint l'âge de discrétion, mais lorsqu'elle s'en mêle elle fait un ouvrage d'autant plus triste et d'autant plus long qu'elle est plus âgée. A en juger par la longueur et la tristesse de ton roman tu dois avoir au moins 600 ans et c'est à peu près l'âge qu'aurait aujourd'hui Laure de Noves, épouse de Hugues de Sade, que Pétrarque a aimé comme un diable, à preuve qu'il le disait à tout le monde, au lieu de le lui dire à elle-même. C'est probablement le souvenir de ce pauvre Pétrarque qui t'empêche, mais je t'en prie, sèche tes larmes; cela te fera venir des rides à la figure et tu dois en avoir assez sans cela.

Le Sénat s'est occupé à son tour de la question Irlandaise, ce qui a fourni au Sénateur Dever l'occasion d'adresser à la population hibernienne la flagornerie suivante:

« Il y en a qui disent que la race Irlandaise est une race inférieure. Je nie qu'il en soit ainsi, et, pour réfuter cette assertion, il me suffira de nommer Edward Hanlan et Edward Blake comme preuve de la supériorité de ceux qui ont du sang irlandais dans les veines.»

Edward Hanlan et Edward Blake! Le parallèle est magnifique! Le premier est aussi fort sur la rame que s'il avait passé toute sa vie aux galères, mais on aurait tort de le prendre pour un ramier; le second est un homme politique qui a appris le métier de chef de l'opposition. Il prend son rôle au sérieux et s'en tire à merveille, ce qui ne l'empêche pas de tirer le diable par la queue, politiquement parlant. Jamais de sa vie il n'atteindra la popularité d'Edward Hanlan, car, avec l'esprit politique qui les distingue, tous les Anglais, conservateurs ou libéraux, s'accordent à considérer ce dernier comme un être surhumain, comme une gloire nationale, comme un prodige devant lequel pâlisent toutes les grandes figures de l'histoire ancienne, moderne ou contemporaine.

La nouvelle nous arrive que le nouveau secrétaire d'état, Lord Cavendish, un homme très sympathique à la cause de l'Irlande, vient d'être assassiné et que son secrétaire a eu le même sort. On m'a dit que St. Patrice avait chassé tous les serpents de l'Irlande, je commence à croire qu'il en a oublié quelques uns.

L'occasion est belle pour nos hommes d'état de s'aplatir devant les Irlandais et d'insulter les autres nationalités en proclamant la supériorité de la race Irlandaise. Les flatteries sans nombre dont on accable le pauvre Pat, comme si l'on était convaincu que son vote est à ce prix, me remettent en mémoire un fait dont j'ai été témoin aux États Unis, pays où l'on est

passé maître en fait de charlatanisme.

Un orateur d'occasion voulait remuer chez les Irlandais cet cordé nationale que la moindre chiquenaude fait vibrer disait: « Quels sont ceux qui construisent nos chemins de fer, canaux et édifices publics? »

Et l'auditoire de répondre:

— Les Irlandais.

— Quels sont ceux qui construisent nos temples, nos écoles et nos collèges?

— Les Irlandais, vocifère la foule.

— Quels sont ceux qui construisent nos prisons d'état et nos pénitenciers?

— Les Irlandais, répète la foule.

— Quels sont ceux qui les remplissent?

— Les Irlandais, rugit l'auditoire électrisé et emporté par son enthousiasme.

La chambre devient musulmane. C'est comme je te le dis. Je l'ai entendu hier soir qui chantait un cantique qui commence par ces mots: Allah, Claire Fontaine. J'ai toujours entendu dire que le langage des orientaux était très imagé depuis que j'ai entendu comparer Allah à une claire fontaine, je n'entretiens plus le moindre doute à cet égard comme dirait certain député. Après tout j'aime encore mieux entendre chanter cela que la vieille soie:

For he is a jolly good fellow [ter]
Which nobody can deny

Le tout sur l'air de:
Malbroug s'en va-t-en guerre,
Miron-ton, tonton, miron-taine.

Quand je vois des Canadiens se croire obligés de gueuler cette insupportable anglaise, sur un air français, qui rappelle inévitablement *Herbette* que tous ces gens-là devraient paître, je me sens des envies de leur caresser les reins avec la colonne Vendôme. C'est comme le *God save the Queen*, que notre loyauté, ou notre hypocrisie, nous force à chanter à la fin de chaque soirée ennuyeuse, de chaque gueuleton pantagruélique, de chaque assemblée publique, agricole, commerciale ou d'annonces. On est bien moins loyal que ça en Angleterre, si j'en crois un de mes amis, qui a un frère dont le parrain avait fait la connaissance d'un homme qui avait connu une jeune fille dont le papa avait un oncle qui avait un parent né sous les brouillards de la perfide Albion.

J'entendais hier soir deux cochers de place qui s'entretenaient dans ce langage pittoresque appris dans les écoles françaises où l'on n'enseigne pas le français, de peur de nuire à l'anglais. L'un d'eux disait: Si l'on voulait acheter mon cheval et ma voiture, j'dirais pas *bout* seulement. Cet homme m'a paru être de la catégorie de ceux qui, suivant l'expression anglaise, ne diraient pas *boue* à une oie (*Would not say "boe" to a goose*). J'ai imité sa modération. Je ne lui ai pas dit "boue."

On parle beaucoup ici de *gerry-mandering*. C'est de l'anglais de la décadence. Personne ne peut traduire cela en français. Il n'y a que moi qui

ais trouvé l'équivalent en canayen. Je te confie ma découverte avec la manière de t'en servir. Ça veut dire *enfranchisement*, ou *expropriation*, à volonté. Bien secouer avant d'administrer, une ouillérée à thé trois fois par jour, jusqu'à extinction de leur vitalité.

Petit supplément canardifique aux dictionnaires de Zoologie.

CHANTEUR (genre) — De l'ordre des mammifères; être humain dont la voix est plus flexible et plus harmonieuse que celle de l'homme ou de la femme, en général. Il y en a quatre espèces:

Les vociférants. — Signes distinctifs: efforts violents et contraction des muscles chez l'animal (mâle ou femelle) quand il chante, parcequ'il veut toujours crier plus fort qu'il peut.

Les bêlants. — Signes distinctifs: Chantent la romance naïve et languoureuse; leur cri plaintif ressemble à celui d'une brebis qui a perdu ses jeunes agneaux.

Les sautillants. — Pratiquent la roulade et le trille. Leur cri ressemble beaucoup à celui de la chèvre. Chez cette espèce, l'émotion se traduit par des oris qui rappellent un peu ceux de la chatte sur les toits.

Les agaçants. — Chez cette espèce, l'émission de la voix est pénible; en chantant, l'animal prend des airs penchés et prétentieux.

Les auteurs et éditeurs de Dictionnaires de Zoologie, sont priés d'insérer ces cinq clauses dans leurs prochaines éditions.

Les naturalistes qui découvriront de nouvelles espèces et variétés de ce genre important, et parfois huisible, pourront spirituellement les signaler dans *Le Canard*. Autrement, pas d'affaires.

Sous les dehors modestes d'une simple chanson d'actualité, écrite expressément pour le *Canard* et publiée chaque semaine sur la troisième page de notre journal, nous avons entrepris de rétablir les anciens airs français qui ont été dénaturés pour l'excellente raison que la musique originale de ces airs ne se trouve nulle part. Ainsi, la semaine dernière, nous avions une chanson sur l'air de la Carmagnole. Cette semaine nous donnons au public le véritable air de la romance: « Un beau navire à la riche Carène. » Cet air offre peut être quelques difficultés d'exécution pour ceux qui ne sont pas très forts sur le solfège, mais cet inconvénient est plus que compensé par la beauté du morceau. Que les amateurs l'essaient et ils nous en diront des nouvelles.

Nous puisons nos airs à des sources authentiques et nous sommes aidés dans cette tâche par des amis qui, à une connaissance approfondie de l'art musical, joignent de saines traditions qu'ils doivent à une longue fréquentation de l'opéra parisien. L'un d'eux a déjà composé, sur les paroles écrites pour *Le Canard*, plusieurs airs que nous avons déjà publiés. On nous demandera peut être comment nous pouvons livrer, dans chaque numéro d'un sou, une chanson qui en vaut bien cinquante. C'est là notre secret. L'important, c'est que nous le donnions. Nous invitons les connaisseurs à examiner nos chansons, certain d'avance qu'ils reconnaîtront l'importance de l'œuvre que nous avons entreprise.

Un forgeron avait à forger un essieu, mais au lieu de travailler il se met à chanter:

Il y a une jolie fille
Qui vous a fait oublier
Et la terre... et...

L'essieu, dit le patron en ontrant.

raient comme un étan.

Dès que je pus aviser sa fenêtre, j'y portai naturellement les yeux. O la vilaine fenêtre noire! Cependant je continuais d'avancer, mais rien ne trahissait la présence de Blandine.

— Elle n'y est pas, soupirai-je tristement en me posant sur le trottoir. A ce moment même, dans la chambre, une lumière éclaira les rideaux. Une ombre parut, puis deux. Quel démon m'avait poussé là? La première ombre, à qui je souris, était celle de Blandine; mais quand j'avisai la seconde... Dieu! quelle angoisse poignante!

Je les vois encore, ces deux longues moustaches se tordant en pointes sans fin. Elles s'allongeaient devant moi nettement accusées sur le fond blanc du rideau. O mes amours finies! Blandine et mon rival étaient ensemble!

Un nuage passa sur mes yeux. Je m'accotai au mur, anéanti, croyant que j'allais mourir.

Ma main laissa glisser la pièce qui tomba en tintinnant sur le trottoir. Une femme qui passait se pencha en disant:

Je la regardai machinalement. C'était une pauvre femme que je connaissais de langue dato. Je la voyais souvent passer, se rondant au lavoir avec ses deux miches déguenillées. Elle me tendit la pièce:

— Gardez, lui dis-je.

Et je m'enfuis comme un fou. J'errai dans la ville une partie de la nuit, au hasard, hébété, m'arrêtant quelquefois pour pleurer. Quand je rentrai, le jour commençait à poindre, la rue était d'une tranquillité sinistre. Pas un bruit dans la maison. Je me glissai jusqu'à ma chambre et me jetai sur mon lit. J'étais brisé. Un sommeil de plomb s'empara de moi.

Sans l'énergie de mon collègue Morisson, je crois que j'aurais dormi vingt quatre heures.

Car ce fut Morisson que, en ouvrant les yeux, j'aperçus tout d'abord. Il me tenait par le bras droit et me secouait de toutes ses forces.

— Ouf! s'écria-t-il, j'ai cru qu'il ne se réveillerait jamais.

Je me tournai pour savoir à qui ces paroles s'adressaient et je ne fus pas peu étonné de voir qu'un inconnu était occupé à me secouer le bras gauche de la même façon que mon collègue me secouait le droit.

Je priai l'inconnu de me lâcher. Il le fit avec d'autant plus de bonne grâce qu'il était seulement entré sur l'invitation de Morisson, qui, désespérant de me tirer à lui seul du sommeil où je me trouvais plongé, avait été le requérir dans l'escalier.

Ce fut au moins ce que je compris, pendant que mon compagnon de labour quotidien reconduisait l'étranger jusqu'à la porte.

— Masette! dit-il revenant vers moi, quand une fois vous dormez, vous dormez bien. Nous étions depuis cinq minutes après vous.

— Est-ce qu'il est tard? demandai-je passablement effaré.

— De midi à midi et demi seulement, dit Morisson.

Je fus d'un bond sur mes pieds.

— Et mon parrain demandai-je.

— C'est lui qui m'envoie à votre recherche. Vous comprenez: depuis huit heures du matin qu'il vous attend! Qu'est-ce que je vais lui dire?

— Que je vous suis, m'écriai-je en passant une des jambes de mon pantalon.

Mon pantalon! puis-je ainsi désigner le vêtement maculé, trop long, aux plis difformes, dont la libéralité des habitants de l'île St-Denis m'avait gratifié? Je fus honteux de me voir là dedans. Je regardai la jaquette et le gilet, ils étaient d'un aspect bien pire encore.

(A. CONTINUER)

« Le Régiment de Sambre et Meuse » (chant de guerre) paraîtra dans le numéro de Mai de l'ALBUM MUSICAL.